

50 NUANCES DE FEMMES (5/11)

Plus peur de la nuit

Elsa Lunghini Après des débuts d'enfant star et une suite de carrière discrète, la sauvagette chanteuse et comédienne s'illustre dans «Ici tout commence», sur TF1.



C'est une mélodie qui a ému tout ado normalement constitué l'année 86 et demeure un exutoire de fin de fête quand l'aube point. Une ritournelle poignante sur le départ paternel, intitulée *T'en va pas*. «*Nuit tu me fais peur / Nuit tu n'en finis pas / Comme un voleur / Il est parti sans moi*». Son interprète, Elsa Lunghini, en joue quelques notes au piano pour la première fois dans le film *La Femme de ma vie*, de Régis Wargnier, où elle incarne la fille de Jane Birkin et de Christophe Malavoy, qui se déchirent devant elle. C'est jolii, pense le réalisateur. C'est un tube, pense le mixeur. Composez donc une chanson entière, amenez la petite en studio, elle a une bouille adorable en plus. Cette année 86, avec 1,3 million de singles vendus, elle devient l'artiste la plus jeune du Top 50, détrônant l'entêtant *The Final Countdown*. Elle avait 13 ans. Elle en a 50 aujourd'hui. Le même teint diaphane, la voix douce, le regard bleu éternellement mélancolique. Mille vies ont passé.

Non, Elsa Lunghini n'a pas disparu depuis trente-sept ans. Elle a toujours été là, dans des albums, des téléfilms, des séries. Plus discrète, mais bien là. Le serveur du bel hôtel d'Aigues-Mortes (Gard) où on la rencontre lui apporte des fleurs, cadeau de l'établissement, dont elle apprécie le calme et le bon vin. Notre proposition de grenadine fait plouf, ce sera rosé pis-

ciné pour tout le monde. Depuis trois ans, l'actrice vit ici, à 10 kilomètres de Saint-Laurent-d'Aigouze, où elle tourne la série TF1 *Ici tout commence*. Dans cette quotidienne sur la prestigieuse école de cuisine Auguste-Armand, elle joue le rôle de Clotilde Armand, une professeure intransigeante. «*Il y a des fans tout le temps autour du château du tournage. J'ai préféré m'installer ici*», raconte la comédienne peu encline à boire des coups avec ses partenaires de jeu. Accepter un format récurrent est douloureux pour la sauvagette : «*De toute ma carrière, je n'ai jamais voulu me mettre des chaînes*».

LE PORTRAIT

Dès son enfance de fille unique au pied des Buttes-Chaumont, on lui dicte sa vie. Son père, Georges Lunghini, expansif musicien issu d'une famille d'immigrés italiens très pauvres, accumule les petits boulots, chante dans les restos. Sa mère, Christiane Jobert, timide artiste peintre née en Algérie, ne travaille pas. Sa tante, Marlène Jobert, brille au cinéma. C'est elle qui aiguille sa nièce vers les castings. La mini Elsa apparaît dès l'âge de 7 ans dans plusieurs films, dont *Garde à vue* de Claude Miller, aux côtés de Romy Schneider, de Lino Ventura et de Michel Serrault. Une jeunesse à côtoyer le gratin parisien, doublée d'une insondable envie de solitude.

De *T'en va pas*, naissent strass, paillettes, rage et désespoir. «*J'avais 13 ans, aucune confiance en moi, un bagage culturel*

pas très grand, et les journalistes me demandaient d'avoir un avis sur tout», souffle celle qu'on appelait alors «Elsa». La première fois qu'on lui demande un autographe, elle se retourne, pensant qu'on s'adresse à quelqu'un d'autre. Au collège Pierre-de-Ronsard, dans le XVII^e arrondissement parisien où la famille déménage, elle ne noue aucun lien avec ses camarades, passe son temps à se «planquer». De toute façon, l'école n'a jamais été pour elle. «*Au début, mon père me disait : "Passe ton bac d'abord !" puis ça a été un tel tourbillon qu'il a lâché*». Aussi, le paternel s'ingère de plus en plus dans sa carrière, lui écrit des chansons. Celle qui passe sa jeunesse en tournée et reçoit de «*nombreuses demandes en mariage*» arrête les études en troisième. A 17 ans, la gigastar aux albums de platine demande son émancipation, récupère le pécule bloqué sur son compte en banque et s'achète un appartement... dans le même immeuble que ses parents.

Derrière le port altier et la distance du vouvoiement, Elsa Lunghini a le parler franc. Bien sûr qu'elle a chanté pour «*plaire*» à son père, lui qui n'a «*pas réussi*» dans le métier. Bien sûr que devenir mère à 21 ans était une manière de leur dire merde, à lui, aux producteurs, à la presse. «*Les gens m'ont vue longtemps comme une petite fille, mais je vieillissais beaucoup plus vite que l'image qu'on donnait de moi. Je voulais m'imposer en tant que femme*», analyse celle qui se sépare rapidement du père de son fils. Coach sportif et comédien, Luigi, 29 ans, n'a pas fait d'études non plus. Au grand dam de sa mère. «*J'ai longtemps eu un complexe dans les soirées mondaines. J'avais peur de dire une connerie. Aujourd'hui, je m'en fous*».

A l'occasion des 50 ans de Libération, rencontre avec des contemporaines nées, elles aussi, en 1973.

Peu à peu, sa voix basse s'affirme – le rosé aide sûrement. Pour qui vait-t-elle ? La France insoumise, répond-elle du tac au tac. «*Profondément de gauche*», elle rejoint les Enfoirés, où elle a un «*coup de foudre*» en 1999 pour le champion du monde de foot Bixente Lizarazu, son compagnon pendant sept ans. Certes, elle a lâché sa psychanalyse pour vivre à l'étranger avec lui mais elle n'a «*jamais voulu être dépendante d'un homme*». Féministe, elle ne comprend pas le «*déni total en France*» autour des violences sexuelles, ni qu'on veuille séparer l'homme de l'artiste ou qu'un Polanski réalise encore des films. Sa carrière, elle l'a passée à fermer leur clapet à des hommes «*très connus, bien sous tous rapports, qui se permettaient des choses inacceptables*».

Zaza, la zozotante et candide marionnette des *Minikeums*, c'était elle. Ça l'a toujours amusée. «*Elsa est très drôle, c'est la personne avec qui j'ai le plus ri de toute ma vie*», se réjouit son amie Natacha Lindinger, qui incarne la rigide et hilarante Carole dans *le Flambeau*. D'ailleurs Elsa Lunghini aurait adoré jouer dans une comédie, mais on ne lui propose que des rôles graves. Dans le percutant téléfilm *Parole contre parole*, elle endosse le rôle d'une femme violée, qui lui vaut le prix d'interprétation au festival de Luchon en 2018. «*J'avais tout d'un coup une légitimité, ça m'a bouleversée*», raconte-t-elle l'œil pétillant. Car elle a beaucoup trimé face à des directeurs de casting snobs. S'est trop battue contre son image de midinette tombée aux oubliettes. Et a longtemps affronté ses maisons de disques qui la bouadaient après des échecs commerciaux, au cours d'interminables procès dont elle est sortie gagnante. Pudiquement, elle parle de «*moments fluctuants*». Après tout, en 1996, «*Libé, le Monde et Télérama*» ont salué son quatrième album qui n'a pas rencontré le succès mais qu'elle a écrit seule, loin de son père, avec lequel elle garde un lien «*compliqué*». Elsa Lunghini n'a pas l'impression d'avoir 50 ans. Certes, elle se passerait volontiers de la peau qui se distend, mais elle s'*«aime plus qu'à 20 ans»*. «*Vieillir, c'est stagner*», poétise celle qui, sur son temps libre, sillonne l'Europe dans un camion aménagé aux côtés d'Aurélien, décorateur rencontré sur un tournage, devenu son mari il y a dix ans. Ensemble, ils jouent de la musique, photographient, retapent leur belle maison perdue en Dordogne. Elle ne compte pas s'éterniser dans *Ici tout commence*, mais elle a son personnage chevillé au corps. «*Clotilde travaille avec son père depuis qu'elle est enfant, elle a dû se créer une carapace, mais elle a une grande sensibilité*». Un écho à sa propre vie donc ? Silence. Elle n'avait jamais fait le lien. Une lueur transperce ses yeux bleu nuit. Elle rit. ◀

Par **JULIE LASSALE-SLAMA**
Photo **YOHANNE LAMOULÈRE**.
TENDANCE FLOUE